

Extrait du livre

# Vues sur la mer

Hélène Gaudy

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

## LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSESES »  
Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés. Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Couverture : © Aude Samama  
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2006.  
12 rue du Président - 1050 Bruxelles - Belgique  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)

Hélène Gaudy

VUES SUR LA MER  
roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



pour Xavier







– Vous voulez une chambre avec vue sur la mer ?

C'est ça, qu'il lui dirait. Un réceptionniste un peu distrait qui la regarderait à peine, la conduirait à sa chambre, une chambre avec vue sur la mer, un espace clos aux quatre murs bien solides et bien durs que ne pourraient traverser les bruits du dehors. Par la fenêtre la mer semblerait une miniature, étale et sans mouvement, pas même une vibration sur la surface d'huile bleue colorée aquarelle et le ciel au-dessus parfaitement immobile. Le réceptionniste fermerait la porte et la laisserait seule.

Jeanne attend que résonnent dans l'escalier les pas d'Adrien. Elle se dit, c'est ça, le réceptionniste

me laisserait seule, seule comme maintenant, sauf que je n'aurais rien à attendre. Rien ni personne. Elle guette les pas sur le vieux bois qui craque. Cela fait des mois qu'Adrien doit changer l'ampoule dans l'escalier. La nuit il faut monter dans le noir, s'appuyer aux murs, vers la verrière du deuxième qui dispense une vague lumière de lune. Au début, il lui donnait une lampe de poche minuscule qu'elle braquait sur les marches. Maintenant Jeanne connaît l'escalier par cœur. Elle se dit, les couloirs de l'hôtel sûrement seraient sombres. La minuterie parfois s'éteindrait d'un coup et je devrais marcher à tâtons. Trouver la porte de ma chambre. La serrure. J'aurais un peu peur. Juste assez pour me sentir rassurée une fois la porte refermée. Pour m'allonger sur le lit avec l'impression d'avoir échappé à quelque chose. Et m'endormir apaisée.

L'hôtel lui revient de plus en plus souvent. Quand elle s'ennuie, quand elle attend. Quand elle est seule puis, de plus en plus, en compagnie des autres. Il a pris place dans un coin de sa tête. Elle le façonne, le peaufine. Édifice bancal puis de plus en plus crédible. Petit refuge de coin de crâne. Souvent on lui dit, tu es ailleurs, elle ne peut

répondre, je suis à l'hôtel, j'imagine, je construis, je joue encore à construire, légo mental, mon hôtel. Et quand il sera terminé, rutilant flambant neuf, fini d'imaginer et d'épuiser les hypothèses, là vous ne me verrez plus, plus rien plus personne. J'aurais pensé toutes ses facettes, ses occupants et ses fissures, ses laideurs et ses fenêtres qui ferment mal, tellement que rien ne pourra plus me décevoir et que sereine je partirai.

Il ressemblerait à tous les autres, ceux où elle est passée, il serait un peu de tous ceux-là, patchwork forcément impersonnel. Un hall vaste et froid. Dans un coin, un comptoir derrière lequel le réceptionniste, invariablement, s'ennuierait. Un bar qui ferait aussi restaurant avec une baie vitrée donnant sur l'extérieur. Un escalier, trois marches, peut-être quatre, donnant sur l'un de ces jardins de ville un peu tristes. Un couloir mal décoré, sombre. Une moquette miteuse. Les chambres se ressembleraient toutes. Propres et blanches. Sans images et sans souvenirs, sinon de ceux qui appartiennent à tout le monde. Marines défraîchies. Montagnes enneigées jaunes. Portraits de jeunes filles avec fleurs.

Il fait froid dans la chambre. Quand Adrien est là, il l'entraîne, la serre, la soulève du lit et la pose par terre comme une toute petite fille. Alors les choses se mettent en marche. Jeanne ouvre la fenêtre. Souvent elle dit, il fait froid, et la journée commence, se dissipent les brouillards. Toujours, Jeanne a été soulevée par les bras des autres. Elle se dit, à l'hôtel, il n'y aura plus de bras autour de moi. J'aurai si froid que je resterai tout au fond du lit, sans plus oser poser mes pieds dans les immenses pièces vides. Mais peut-être qu'à force, mes jambes à moi me porteront seules.

Elle regarde autour d'elle. La chambre. Leur chambre à présent. Les plantes près de la fenêtre, jaunies un peu, touffues encore, qu'il ne veut pas jeter même si elles meurent. C'est la première chose qu'elle a remarquée dans cet appartement. Ils venaient de se rencontrer. Ils restaient dans la cuisine pour ne pas trop s'approcher de la chambre. Il avait dit, je te fais un café. Il avait oublié l'eau, fait brûler le caoutchouc, et Jeanne avait ri de le voir ainsi debout dans la cuisine, la cafetière à la main, la cafetière sans café, et elle l'avait pris par le cou, et elle l'avait serré contre elle, et elle l'avait lâché, et elle s'était dit qu'elle

n'allait pas si facilement passer à autre chose, que peut-être avec lui elle allait un peu rester.

Elle s'est installée. Petit à petit ses affaires se sont mêlées aux siennes. Elle ne disait jamais, chez nous. Elle disait, chez toi. Pour se donner l'impression qu'elle était là comme en vacances, qu'à tout moment elle pouvait partir. Pour se rappeler que c'était là qu'elle voulait être. Pour se rappeler ça.

En face de la cuisine, il y a un arbre. Il est grand. Même sans feuille, il masque les murs blancs. Un jour Adrien lui a dit, j'ai de la chance, si un jour je pars, je le regretterai, cet arbre. Ils étaient tous les deux debout face à la fenêtre. Jeanne s'est dit, tu ne partiras pas. Tu resteras toujours face à ton arbre. Et ça l'a rendue un peu triste, sans trop qu'elle sache pourquoi.

Elle arriverait le matin tôt. Le réceptionniste mal réveillé lui dirait, vous voulez une chambre avec vue sur la mer ? Même si la mer n'est pas là. Il faudrait qu'il dise ça. Quelque chose comme ça. Quelque chose qu'on dit dans un hôtel. Le

réceptionniste ressemblerait un peu à Adrien, Adrien en moins bien, dans les moments où elle l'aime un peu moins. Il aurait beaucoup de lui forcément puisque tous les hommes, de près ou de loin, le lui rappellent. Il serait tout ce qui, en lui, l'effraie un peu. Tout ce qu'elle n'aime pas tout à fait.

Un homme qui n'a pas de prénom. Un homme qui n'en est plus vraiment un tant sa fonction l'absorbe et la protège de lui. Un réceptionniste, pas un homme. Ce n'est pas dangereux, un réceptionniste. Ça réceptionne et c'est tout. Ça vous met dans une chambre puis ça referme la porte. Elle aurait envie qu'il la laisse seule. Alors il la quitterait, à regret.

Son sommeil serait lourd sans corps sur elle, sans visage contre sa poitrine.

L'appartement lui semble quelque peu étranger. Elle a l'impression de le voir pour la toute première fois. D'être là en touriste. Debout dans la salle de bains sans faire couler l'eau, sans même allumer la lumière. Passant pressée devant

les vitres pour ne pas regarder au-dehors, faire durer l'impression que la mer s'étale à ses pieds. N'avoir besoin de rien ici. Ni de l'eau au robinet ni du frigo ni de rien. Regarder. Ne plus savoir qu'en faire, de tout ça.

La cuisine lui paraît grande. Un peu sale. Elle observe les taches sur les plaques électriques sans pour autant avoir l'idée de les nettoyer. Elle trouve le carrelage froid. Le grincement d'une porte est propice aux fantômes et Jeanne ne pense pas peser bien plus lourd qu'eux. Factice, sans trop de consistance. Comme une enfant levée à l'aube quand ses parents dorment encore, livrée à un monde neuf semé d'incohérences.

Il y aurait d'autres clients dans l'hôtel. Des gens tranquilles qui se suffiraient à eux-mêmes, repliés sur la petite société que seuls ils formeraient. Une famille par exemple. Une famille deux enfants. Jolis, les enfants. Jolis et tranquilles. Elle les voit bien. Souriants et gentils et aveugles. Sur leurs visages, la beauté lisse des contes. Les enfants des autres.

La chambre, vide, serait prête à prendre n'importe quelle forme. La sienne. La sienne nouvelle. Enclave rassurante que Jeanne peut placer où elle veut, comme ces maisons de plastique qu'on promène du bout des doigts sur un plateau de monopoly. La poser instable au croisement de deux routes. Dans des champs plats et vides. Près d'une étendue d'eau. Rivière mer piscine. De l'eau qu'importe. Des arbres. Aux lents remous de cimes. De l'air. Une ville étrangère. Quatre murs. Bien solides et bien durs. Vue sur la mer.